

sibilités esthétiques de la théorie des cycles. Pourtant cela ne veut pas dire que j'y croie, et pas non plus que je n'y croie pas. Je suis avant tout un homme de lettres qui en se basant sur ses propres inquiétudes a tenté de profiter des possibilités littéraires de la philosophie, de la métaphysique et des mathématiques, mais je n'ai bien sûr aucune autorité pour parler en tant que philosophe, qu'homme de science ni que mathématicien.

– *Mais votre œuvre a une importance capitale...*

– Non, non, je ne crois pas. Je me suis proposé de distraire et peut-être d'inquiéter. Mais je crois que les gens se fatigueront très vite de ce que j'ai écrit.

– *Pourtant, admettez qu'elle constitue un pas décisif pour consolider un langage qui – entre autres choses – ne soit pas un langage trop local.*

– Ah, alors, ça oui. Mais moi, justement, j'en suis venu là après avoir commis toutes les erreurs possibles. Quand j'ai commencé à écrire, je voulais être un classique espagnol humaniste, du dix-septième siècle. Ensuite, j'ai acheté un dictionnaire d'argentinismes et je me suis proposé d'être un écrivain local. Et j'ai accumulé tant de mots locaux que je ne me comprenais plus moi-même sans le secours de mon dictionnaire, que par la suite j'ai prêté pour ne plus céder à la tentation. Et je crois qu'aujourd'hui, j'écris disons... comme un Argentin normal. J'écris normalement en argentin. C'est-à-dire que je n'essaie pas d'être espagnol parce que ce serait me déguiser, pas plus que je n'essaie d'être argentin parce que ce serait me déguiser aussi. Je crois être arrivé à écrire avec une certaine innocence. Je ne crois pas au langage trop local, ni à l'argot qui est une fiction littéraire passablement pauvre, n'est-ce pas ? Une convention littéraire, plutôt. Dernièrement, j'ai écrit des milongas (4), et je me suis bien gardé d'y introduire aucun mot d'argot, parce que je me suis rendu compte que si je cédaï à cette tentation, tout serait alors dénaturé et qu'on s'imagineraït alors l'écrivain avec son dictionnaire à la main essayant d'être *orillero* (5)... et je crois que le fait d'être *orillero* se situe plutôt dans le ton. □

*Traduction de Philippe Bataillon  
(Les notes sont du traducteur)*

© Juan José Saer et Jorge Conti

© Philippe Bataillon  
pour la traduction française

(1) Il s'agit de la première phrase de *Don Quichotte*, immédiatement identifiée par tout lecteur de langue espagnole.

(2) Juan Manuel de Rosas, grand propriétaire terrien, a régné sur l'Argentine en dictateur sanglant de 1835 à 1852.

(3) Jorge Luis Borges, *L'Auteur, et autres textes*, éd. Gallimard 1965.

(4) Milonga : chanson et danse populaire du Río de la Plata accompagnée à la guitare. Ancêtre du tango.

(5) Orillero : habitant des quartiers populaires du port de Buenos Aires, quartiers où l'on chantait et dansait la milonga.

## Juan José Saer : « La modernité de Borges, c'est son style »

L'écrivain argentin Juan José Saer évoque un Borges lucide, sceptique, affectant d'aimer l'épopée et parlant du sexe sans le nommer. Un entretien irrespectueux à propos d'un auteur tout fier de n'avoir jamais écrit de romans.

propos recueillis  
par Gérard de Cortanze

**V**ivant à Paris depuis trente ans, professeur à l'Université de Rennes, l'écrivain argentin Juan José Saer – il vient de publier *Les Nuages* (éd. Seuil) et *Quelque chose approche et autres approches* (éd. Flammarion) – auteur d'une œuvre importante récompensée par le prestigieux Prix Nadal, évoque, dans un entretien irrespectueux, un Borges lucide, sceptique, affectant d'aimer l'épopée et parlant du sexe en évitant de le nommer.

– *Dans quelles circonstances avez-vous rencontré Jorge Luis Borges ?*

– Nous parlons des textes ou de la réputation ? Lors des anniversaires, on parle davantage de réputation, d'effigie, plus que de littérature... Bon, la première fois, ce fut en 1956. J'avais été invité à lire mes poèmes par l'Association des écrivains de Buenos Aires. J'avais 18 ans. L'organisateur était un homme marié qui avait une maîtresse et souhaitait s'éclipser avec elle durant le dîner. Comment faire ? Il devait s'occuper de ce jeune poète venu de Santa Fe... Il trouva une ruse imparable en me proposant de venir m'asseoir en face de Borges. Le grand écrivain m'apparut comme un homme affable et plein d'humour. Notre dialogue fut riche et très animé. Borges écou-

\* Ecrivain argentin,  
Juan José Saer vit à  
Paris depuis 1968.

Il vient de publier  
*Quelque chose  
approche*  
(éd. Flammarion) et  
*Les Nuages*  
(éd. Seuil).  
[Lire p. 74 de ce  
numéro].

tait avec beaucoup d'attention. Je l'ai revu, plus tard, à deux reprises. Nous eûmes alors de longues conversations autour, essentiellement, du cinéma et de la littérature. Borges s'intéressait très peu à la peinture et encore moins à la musique. « J'ai l'oreille si peu musicale, me dit-il, qu'au premier air, comme Leopoldo Lugones, je me lève, de peur qu'il ne s'agisse de l'hymne national ! » J'ai la conviction que Borges ne s'intéressait réellement qu'à la littérature et à l'écrit. Dans un de ses essais, il avoue d'ailleurs « avoir compris que la poésie doit se lire en silence », et, qu'on peut, de là, passer directement à l'écriture et à l'idéogramme, en oubliant structures et phénomènes. J'étais frappé par le sentiment d'égalité avec lequel il semblait vouloir parler avec moi. Il acceptait commentaires et objections. Je me souviens de ces vers de mirliton que nous citions à haute voix. La plupart étaient puisés chez nos contemporains argentins ! J'eus même l'audace de lui reprocher d'avoir préfacé certains livres de mauvais écrivains : « C'est ma mère qui me l'a demandé, me répondit-il. »

– *Vous n'inventez rien ?*

– Absolument pas ! Je ne rapporte que les choses qui m'ont frappé. Ainsi, ses premiers mots, prononcés lors de sa venue à Santa Fe. Il évoqua le fameux tigre qui avait laissé l'empreinte de ses griffes sur une des tables du couvent des Franciscains, puis, immédiatement après, s'en prit à sa mère qui, à l'époque, était encore en vie : « Elle ne voulait pas que je lise le *Martin Fierro*, livre qu'elle n'avait jamais ouvert, parce qu'il était l'œuvre d'un *Federal* ! » Lors de notre dernière rencontre, en 1968, il vint avec sa première femme, Elsa Astete Milan, un personnage très désagréable que sa mère l'avait contraint d'épouser. Nous prenions un café. Soudain, Borges dit « Où es-tu ma chérie ? », en faisant glisser sa main sur la table, tandis que cette chère Elsa reculait lentement la sienne à mesure que celle de Borges s'en approchait. C'était une situation atroce...

– *Je trouve que ce que vous appelez la « réputation » dit parfois beaucoup sur l'homme et les liens qu'il entretient avec son œuvre...*

– Borges est un homme de bon sens, qui est totalement de notre époque. Ainsi, affirme-t-il avec raison qu'il n'y a plus de débat entre les aristotéliens et les platoniciens, ou entre les nominalistes et les réalistes. Désormais, nous sommes tout cela à la fois. La seule valeur, pour Borges écrivain,

c'est l'étrangeté de sa propre expérience dans le monde. Tout ce « tintamarre » fait autour de sa soi-disant érudition qui n'en est pas une, de la portée philosophique de son œuvre qui n'est jamais un système, l'agaçait profondément. Il répétait souvent qu'il ne s'agissait que de jeux inventés par quelqu'un qui baigne dans la nuit et la souffrance – « l'homme qui a écrit ces pages était profondément malheureux ». Borges a toujours considéré la littérature comme un substitut à l'inexistence. Il est d'ailleurs capable d'un très grand recul vis-à-vis de sa propre littérature. Ainsi, lorsqu'il parle du labyrinthe, qui n'est rien d'autre qu'une image de l'objectivité du monde, il sait qu'il n'est pas l'homme labyrinthe de Nietzsche : qui se perd dans des labyrinthes de pensées et de morales. Par certains côtés, Borges est extrêmement conventionnel. Quant à ses goûts littéraires, ils sont souvent discutables. Pourquoi s'obstiner à défendre Wells, Kipling, Stevenson contre Joyce, Proust ? Quant à sa façon de concevoir la philosophie, en l'assimilant à la littérature fantastique, n'est-ce pas la preuve d'un terrible scepticisme ?

– *Borges est un sceptique ?*

– Un sceptique viscéral. Cette question est le centre, très dense, de *Pierre Ménard, auteur du Quichotte*. Ce récit est une vaste blague. On peut sans doute en extraire une théorie de la littérature, mais ce n'est pas celle de Borges. Borges n'a jamais pensé que Pierre Ménard écrivait un nouveau *Quichotte*. Le récit laisse d'ailleurs entrevoir que Pierre Ménard n'est peut-être qu'un fumiste : on n'a jamais retrouvé ses manuscrits... La cible réelle de ce texte, c'est une certaine littérature française avec laquelle il a toujours entretenu des relations ambiguës. Il critique Valéry, Mallarmé, les post-symbolistes ; il aime Flaubert mais accuse Pascal de frivolité... Le succès de Borges, en France, date des années soixante, en pleine apogée de la critique structuraliste. D'un autre côté, les Anglo-Américains ont pris tout cela au pied de la lettre, et l'ont aussi beaucoup instrumentalisé. Il ne faut pas perdre de vue le contexte politique qui a accompagné cette reconnaissance : l'arrivée des transfuges de l'Est, les mouvements de libération en Amérique latine, le fameux « boom », etc. C'est dans ce sens que je parlais de « réputation ». Borges est devenu un phénomène extra-littéraire, une institution. Un Borges, dépoussiéré de sa « réputation » reste à découvrir.

– *Passons donc à la littérature. L'œuvre de Borges comprend plusieurs genres : poésie, conte, essai...*

– Ces genres sont mêlés. On entend souvent « je préfère le Borges poète », ou « mon Borges est conteur ». Lorsque je suis arrivé en France, Butor m'a confié préférer le Borges essayiste. On ne peut faire de distinction entre ces trois genres. Il y a un ton unique qui passe de l'un à l'autre. Ce qui m'intéresse le plus, c'est le Borges poète. Son œuvre est,



**MÉMOIRE.** Dans *Funes ou la mémoire*, Funes est pourvu d'une perception et d'une mémoire infallible. Il ne peut ni penser ni oublier. « Il me dit : "J'ai à moi seul plus de souvenirs que rien peuvent avoir eu tous les hommes depuis que le monde est monde" et aussi : "Mes rêves sont comme votre veille". Et aussi, vers l'aube : "Ma mémoire, monsieur, est comme un tas d'ordures" ».

« L'épopée, chez Borges, est toujours minée, pervertie par la métaphysique, l'ironie, la mélancolie. »



MARTINE SIMON

Juan José Saer

au sens large, poétique ou aphoristique. Dans *El Sur*, par exemple, un homme, sur son lit d'hôpital, rêve qu'il meurt dans un duel au couteau. Ce thème, déjà utilisé par Hemingway dans *Les Neiges du Kilimandjaro* et par Ambrose Bierce dans *Le Pont sur la Rivière Hibou*, n'est pas nouveau. Ce qui est neuf, c'est la façon qu'a Borges de traiter un argument ancien, au moyen d'une écriture forte et riche. Ses essais sont superbes, non par les concepts utilisés, mais par une écriture tellement séduisante, bigarrée, pleine d'éclats, d'idées, de recours à une langue tantôt très recherchée ou au contraire très parlée. J'ai relu récemment son essai sur le classicisme et l'expressionnisme. Borges tente de réfuter Croce mais évidemment n'y parvient pas, cependant ces pages sont parmi les plus belles qu'il ait écrites. Les textes de Borges les plus importants sont, pour moi, ceux qu'il écrit entre 1928 et 1958. Trente années durant lesquelles les essais les plus courts sont les meilleurs, une poésie novatrice et vivante, et toujours cet aspect aphoristique dans lequel il recherche avant tout le bonheur de l'expression.

– *Pensez-vous que le sexe soit absent de l'œuvre de Borges ?*

– On ne peut pas dire ça. Cependant cette question est troublante. Il parle souvent des prostituées. Dans *L'Intruse*, il raconte l'histoire de ces deux frères amoureux d'une même femme... On trouve de très beaux poèmes d'amour. *Emma Zunz* met en scène un viol... Le sexe est suggéré. A mesure que le temps passe, Borges en parle avec un peu plus d'aisance.

Mais n'oublions pas que l'état des mœurs en Argentine, dans les années 1930, interdisait le traitement direct de ce sujet, à moins qu'il soit le fait d'un auteur en rupture de ban, et qui n'avait plus rien à perdre (ce qui n'était pas le cas de Borges) comme Roberto Arlt. Dans *Le Mort*, il raconte l'histoire d'un jeune contrebandier qui vient prendre la place d'un vieux chef et commence par devenir l'amant de sa femme. Quand celui-ci découvre la trahison, il assure qu'il le savait dès le début, qu'il avait prévu très tôt de tuer le jeune prétendant mais qu'avant il voudrait le voir embrasser la femme adultère devant tout le monde. On se croirait dans une cour de récréation ! Je pense qu'il y avait chez Borges une espèce d'impossibilité à parler du sexe. Sans doute est-ce dans cette absence même qu'il est présent.

– *Ne trouvez-vous pas qu'il y a chez Borges comme une tentation de l'épopée ?*

– Il affecte d'aimer l'épopée et se croit dans l'obligation d'en parler. Mais celle-ci est toujours minée, pervertie par la métaphysique, l'ironie, la mélancolie. L'œuvre de Borges regorge de ces renversements. Dans son *Essai sur les littératures médiévales germaniques*, Borges semble particulièrement impressionné par la saga islandaise de *Nial le brûlé* dans laquelle le guerrier blessé par une épée constate : « Tiens, maintenant les lames larges sont à la mode. » Borges trouve ce détachement admirable. Nous ne sommes plus dans l'épopée mais dans un texte de Kafka ! C'est dans cette dérision de l'épopée classique, enracinée dans une histoire locale, éponyme, que Borges est moderne. Les rares fois où il exalte l'épopée, ses textes sont moins forts, moins denses. Comme ceux qu'il consacre à ce grand-père, le fameux colonel Borges, qui n'était pas le grand militaire valeureux qu'il veut nous faire accroire, mais un peu recommandable agent électoral, avec tout ce que cela signifie dans l'Argentine du XIX<sup>e</sup> siècle, de Mitre.

– *C'est cette relation à l'épopée qui empêche Borges d'écrire des romans ?*

– Borges revendique le fait de n'avoir jamais écrit de romans : « Je n'ai aucun complexe d'infériorité », soutient-il. A mes yeux, le roman commence avec *Don Quichotte* et s'arrête avec *Bouvard et Pécuchet*. Après, on passe à autre chose qui s'appelle la « narration ». Le roman, en tant que forme, correspond à une certaine période ; la narration, au contraire, est une fonction de l'esprit. Il y aura donc toujours des narrations qui prendront ou non la forme du roman. Borges s'est rendu compte très vite de cela. Il a écrit de nombreuses pages contre le roman qui sont assez

étranges puisque les exemples choisis à l'appui de ses démonstrations sont puisés dans des poèmes narratifs de William Maurice, des récits de Kipling ou de Stevenson qui sont, à proprement parler, des romans d'aventures. Proust, Joyce, Kafka écrivent encore des romans, mais qui n'ont plus rien à voir avec la forme romanesque en cours au XIX<sup>e</sup> siècle. La réponse de Borges, sa contestation, ce sont ses récits, ses contes, ses poèmes. Il existe plusieurs façons d'attaquer le roman pour tenter de faire revivre la narration, pour faire que le récit poursuive son éternel développement – « innombrables sont les récits du monde », affirme Barthes. En effet, et Borges l'a très bien compris, le monde est un tissu de récits, il n'y a que ça : du récit. Tout ce qu'on sent, ce qu'on voit, ce qu'on éprouve n'existe que par des récits. Le roman n'est qu'une possibilité de récit. Et Borges, tout simplement, a choisi ce refus du roman qu'il appelle psychologique ou réaliste... Mais là encore, il y a une ambiguïté. Sa préface au livre de Bioy Casares *L'Invention de Morel*, dans laquelle il choisit le roman d'aventures contre le roman psychologique, est une idée littéraire qui ne tient pas debout. Il se trompe d'ennemi. Il attaque le roman du XIX<sup>e</sup> siècle qui n'existe plus. Je me souviens d'avoir parlé avec lui de *La Montagne magique*, lui disant combien j'aimais ce livre. Il me répondit : « Moi, je n'ai jamais pu l'escalader ! » Pour conclure, je dirais : Borges comprend que le roman du XIX<sup>e</sup> siècle est mort. Sa façon d'être romancier, c'est de ne pas écrire de roman, ou plutôt, sa façon d'être narrateur, c'est de ne pas recourir à cette forme obsolète.

– **Enfin, Borges est plus moderne dans sa forme que dans ses thèmes ?**

– Absolument. Les thèmes de ses récits fantastiques ne brillent pas par leur originalité, excepté *Tlön, Uqbar, Orbis Tertius* qui fait preuve d'une véritable invention ; dans *L'Immortel*, dans *Miracle secret*, dans *L'Aleph* aussi, nouvelle qui est une extraordinaire satire de la vie intellectuelle provinciale de Buenos Aires. Dans nombre de ses récits des hommes rêvent qu'ils sont les rêves d'autres hommes, les références aux littératures mystiques, médiévales sont fréquentes. Rien de très nouveau dans tout cela, mais cependant Borges écrit des contes magnifiques. Pourquoi ? Parce que son écriture aphoristique procure de très fortes sensations intellectuelles et verbales. Le « secret » de son style est incontestablement ce mélange d'éléments littéraires recherchés et d'intonations populaires, directes. A tel point que je me demande souvent ce qui peut bien rester de sa prose dans une traduction. Oui, sa modernité c'est son style. □



# Borges en dix livres

par Gérard de Cortanze

## Fervor de Buenos Aires

Ed. Gallimard, 1976 dans *L'Or des tigres*. Repris en Pléiade, tome 1.

Publié en 1923, juste avant que la famille de Borges ne parte en Europe, ce premier recueil de poèmes est, bien entendu, une œuvre de jeunesse. Marquées par le symbolisme français, l'ultraïsme espagnol, l'expressionnisme allemand, les pièces rassemblées par l'auteur contiennent, comme il le dit lui-même, des excès baroques, des aspérités, des sensibleries et des imprécisions. Malgré ces défauts, qui sont ceux de toute œuvre de formation, *Fervor de Buenos Aires* reste, à nos yeux, un livre fondamental. Borges y fait preuve d'une grande liberté créatrice. Ces poèmes sont insolites, modernes, spirituels, intimes, chantent Buenos Aires et le paradis perdu de l'enfance. Dans sa préface à l'édition de 1969, Borges précise : « En ce temps-là je cherchais les soirs, les banlieues et le maheur. » Publié à un très petit nombre d'exemplaires, *Fervor de Buenos Aires* connut un étrange moyen de diffusion. Borges, qui avait remarqué que les locaux de la prestigieuse revue *Nosotros* étaient fréquentés par des personnalités du monde des lettres, glissa des exemplaires de son recueil dans les poches des pardessus déposés au vestiaire. Il fit, en 1967, à Jean de Milleret, de touchants aveux : « Je garde une sorte d'amour un peu secret, que je ne saurais expliquer à personne, pour *Fervor de Buenos Aires*, parce que, entre les lignes, se devine ce que je ferai plus tard. »

## Evaristo Carriego

Ed. Seuil, 1969. Repris en Pléiade, tome 1.

Rédigé en 1930, il est le premier texte en prose de Borges à avoir échappé à ce que Jean-Pierre Bernés appelle ses « inquisitions ». On sait qu'il valut à son auteur le prix municipal de littérature avec le montant duquel il put acheter la collection complète de l'*Encyclopedia Britannica*. Roger Caillois refusa de le publier dans *La Croix du Sud* parce qu'il le trouvait trop folklorique, et donnait de Borges une image fautive. C'était mal connaître un auteur né dans une banlieue perdue de Buenos Aires, Palermo, dont le

Nancy Huston. Eric Chevillard. José Saramago. Francis Ponge. Louis Aragon. Charles Fourier

N° 376 MAI 1999 - 32 F

# magazine littéraire

Jorge Luis

## Borges

INÉDITS

Dialogue entre  
Jorge Luis Borges  
et Juan José Saer

«Le ciel est d'azur»  
par Jorge Luis Borges

Panorama  
des littératures  
belges

Étonnants écrivains  
à Saint-Malo

M 2049 - 376 - 32,00 F



Switzerland: 10,10 FS - Belgium: 230 FB - Espagne: 900 PTAS - Italie: 10 100 L - G.B.: £ 4 - Allemagne: 11,50 DM - Canada: \$7,50 - Maroc: 50 DH - Autriche: 90 ATS

